
Théorie du quasi-objet

Hoc memorabile est; ego tu sum, tu es ego; uni animi sumus.

PLAUTE, Stichus, v. 731.

Ce que c'est que de vivre ensemble. Qu'est-ce que le collectif? Cette question, maintenant, nous fascine.

Le malheur des méditations qui précèdent est de ne pas dire assez distinctement si elles sont une philosophie de l'être ou de la relation. Être ou avoir rapport, c'est toute la question. Elle n'est sans doute pas exclusive. Je ne décide pas toujours si le parasite est relationnel ou réel, s'il est un opérateur ou une monade.

J'ai désir de penser que ce bruit que j'entends sans cesse à la porte est produit par un être que j'aimerais connaître. Je peux penser tout aussi bien que celui qui mange de moi ou qui mange à côté de moi le pain, le vin que je lui porte n'est qu'une figure commode pour penser l'âge adulte, ma fatigue du jour, les explosions, les pertes, les occultations de puissance, et les dégradations ou les éclats de message dans les réseaux. Ce bon et mauvais Hermès est un dieu, le dieu qui a préparé ma vieillesse et ne s'est pas substitué à celui qui a réjoui ma jeunesse, un dieu comme l'amour, fils de fortune et de passivité, un dieu, oui, c'est-à-dire : un être ou une relation? Le vrai Dieu, en classique théologie, est Celui en qui la relation produit l'être, en qui l'amour produit le corps, chez qui le verbe, le logos, le rapport, se fait chair.

Je ne disais pas assez si le parasite est être ou relation. Il est, d'abord, la relation élémentaire.

Qu'est-ce que, de nouveau, vivre ensemble? Qu'est-ce que le collectif? Je ne sais, je doute qu'on le sache. Je n'ai jamais rien lu qui me l'apprenne encore. J'ai vécu, quelquefois, certaines circonstances qui faisaient du clair dans cette ombre. Et à table, parfois, à côté de celui qui mangeait de moi ou d'un autre. Cette catégorie noire du collectif, groupe, classe, caste, que sais-je, est-ce un être, à son tour, ou une grappe de relations?

Le furet pue un peu, il pue comme un putois, auquel il est croisé souvent. Il occupe ainsi l'espace. Nous revenons à la propriété. Il est vampire du lapin, il le poursuit dans son terrier, il se jette sur lui, le mord au museau ou au cou, il lui suce le sang. Nous avons réduit le furet à l'état domestique, nous n'en connaissons plus la variété sauvage. Nous le faisons courir pour nous, comme l'autour, comme le faucon crécerelle, nous les parasitons. Nous muselons le furet avant de l'introduire dans le système du terrier, le lapin, affolé, sort par une autre issue, où le filet, enfin, l'enveloppe. Encore un beau détournement de flux, dans un réseau.

Le long d'un cordeau tenu entre les mains, nous avons tous joué au furet... le furet du bois, mesdames, il court, il court le furet, le furet du bois joli. Celui qui est surpris le tenir dans la main a un gage. Le furet le désigne. Tel ou tel est marqué du signe du furet. Condamné, il va au centre, il voit, il regarde.

Quel est cet objet, le furet?

Ce quasi-objet n'est pas un objet, mais il en est un, néanmoins, puisqu'il n'est pas sujet, puisqu'il est dans le monde ; il est aussi un quasi-sujet, puisqu'il marque ou désigne un sujet qui, sans lui, ne le serait pas. Qui n'est pas découvert le furet dans la main est fondu, anonyme, dans une chaîne monotone, où il ne se distingue pas. Il n'est pas un individu, il n'est pas reconnu, découvert, découpé, il est de la chaîne et dans la chaîne. Il court, comme le furet, dans le collectif. Le fil entre les mains est notre simple relation, l'absence du furet, sa course font notre indivision. Qui sommes-nous ? Ceux qui font passer le furet, ceux qui ne l'ont pas. Ce quasi-objet, en courant, fait du collectif: s'il s'arrête, il fait l'individu. Si celui-ci est découvert, il est mort. Qui est sujet, qui est je, ou qui suis-je ? Le furet, mobile, tisse le nous, le collectif; qu'il s'arrête, il marque le je.

Un ballon n'est pas un objet ordinaire, puisqu'il n'est ce qu'il est que si un sujet l'a en main. Posé là, il est nul, il est bête, il n'a pas de sens, ni de fonction, ni de valeur. On ne joue pas tout seul au ballon. Ceux qui le font, ceux qui le gardent ou, comme on dit, le monopolisent, sont de mauvais joueurs, bientôt exclus du jeu. On les dit personnels. Le jeu collectif n'a aucun besoin de personnes. Considérons celui qui le tient. S'il le fait tourner autour de lui, c'est un maladroit, un mauvais comédien. Le ballon n'est pas là pour le corps, c'est le contraire exact qui est vrai : le corps est l'objet du ballon, le sujet tourne autour de ce soleil. On reconnaît l'adresse de balle à ce signe qui ne trompe jamais, le joueur la suit et la sert, loin de la faire suivre et de s'en servir. Elle est sujet du corps, sujet des corps, et comme sujet des sujets. Jouer n'est rien d'autre que de se faire l'attribut de la balle comme substance. Les lois sont écrites pour elle, sont définies par rapport à elle, et nous nous plions à ces lois. L'adresse de ballon sup- pose une révolution ptolémaïque dont peu de théoriciens sont capables, accoutumés à être des sujets, dans un monde copernicien, où les objets sont des esclaves.

De même que le furet, la balle circule. Meilleure est l'équipe, plus rapide en est le transfert. On a dit parfois que cette balle est une braise rouge qui brûle si fort les doigts qu'il faut s'en débarrasser au plus vite. Appréciations au passage la métaphore, que Rudyard Kipling n'a pas méprisée : la fleur rouge écarte les tigres, et le rameau d'or n'est pas loin. La balle est le sujet de la circulation, les joueurs n'en sont que les stations et les relais. Le ballon peut se transformer en témoin de relais. Témoin, cela, en grec, se dit martyr.

Dans la plupart des jeux, l'homme qui tient la balle est d'attaque, toute la défense va s'organiser en raison de lui et de sa position. La balle est le centre du référentiel, pour le jeu mouvant. Sauf exception - le football américain, par exemple-, on n'est autorisé à défendre que sur qui détient le ballon. Ce quasi-objet, que volontairement je nomme au masculin-féminin, le désigne. Tel est marqué du signe de la balle. Haro sur lui!

L'attaquant, porteur du ballon, est signalé comme victime. Il détient le témoin et il est le martyr. En ce lieu, en ce moment, sur lui précisément, tout l'important se passe et précipite. Le ciel lui tombe sur la tête. L'ensemble des vitesses, des forces, des angles, des chocs et des pensées de stratégie se noue ici et maintenant. Or, tout à coup, ce n'est plus vrai, ce qui devait se décider n'en décide point, la balle fuse, le nœud actuel se défait, par le déplacement. L'histoire et l'attention bifurquent. Le témoin n'est plus là, le furet court, brusquement muselé, il va quérir un autre lapin dans le réseau des galeries, le ballon est hors de portée, le sacrifice n'a pas lieu, il est différé à plus tard, le martyr n'est pas tel, il est tel autre, et encore tel autre, et pourquoi pas tel à nouveau. Tous. Le jeu est cette vicariance. Il est le graphe des substitutions. Prêtres, victimes, en habit bleu, rouge ou vert? Non. Strictement, des vicaires. Vicaires par la mobilité des suppléances, par la vitesse des substitutions. Sacrificateur, maintenant, et très vite victime, vite neutralisé, rapidement changeant par la balle en course, dans ce terrain, délimité comme autrefois un temple. Le sacrifié a tout loisir, par son astuce ou son habileté, d'envoyer tout de suite son voisin au casse-pipe en son lieu et place, et le voisin a ce loisir et ainsi autant qu'on voudra. Dès lors, par le ballon, nous sommes tous des victimes possibles, nous nous y exposons et nous y échappons, et plus la balle court, plus le clignotement de la vicariance est rapide, plus l'émotion est suspendue. La balle navette, comme le furet, tisse le collectif en mettant à mort virtuellement chaque individu. Ce pourquoi la victime apaise la crise est ce savoir imprenable que nous portons tous, sous la voix qui dit je, que cette victime peut être je tout aussi bien, et au hasard. Le ballon est ce quasi-objet, quasi-sujet par qui je suis sujet, c'est-à-dire soumis. Tombé, mis dessous, piétiné, plaqué, jeté de haut en bas, assujetti, exposé, puis substitué, tout à coup, par cette vicariance. La liste est celle des sens de subicere, subjectus. La philosophie n'est pas toujours aux lieux d'ordinaire prévus. J'apprends plus au sujet du sujet en jouant à la balle que dans le poêle cartésien. Où pourtant rôdait quelque mise à mort.

Pendant que Nausicaa lance la balle sur la plage à ses compagnes, Ulysse, jeté bas par la vague et par le ressac, arraché du naufrage, apparaît, nu, sujet, dessous. Enfant de la lame, enfant des passes de la balle.

Ce quasi-objet marqueur de sujet, comme on dit marquer un agneau pour l'autel ou pour la boucherie, est

un étonnant constructeur d'intersubjectivité. Par lui, nous savons comment et quand nous sommes des sujets, quand et comment nous ne le sommes plus. Nous, qu'est-ce à dire ? Nous sommes en précision ce clignotement fluctuant du je. Le je est dans le jeu un jeton qu'on échange. Et ce passage, ce réseau de passes, ces vicariances de sujets tissent le collectif. Je suis je maintenant, sujet, c'est-à-dire exposé à être jeté de mon haut sur le sol, exposé à tomber, à être mis dessous la masse compacte des autres, puis tu prends le relais, tu es substitué à je et le deviens, plus tard c'est lui qui te le rend, son travail fait, son danger assumé, sa part de collectif construite. Le nous se fait par les éclats et les occultations du je. Le nous se fait par les passes du je. Par échange du je. Et par substitution, et par vicariance du je.

Cela paraît tout de suite aisé à penser. Chacun porte sa pierre et le mur s'élève. Chacun porte son je et le nous se construit. Cette addition est imbécile et ressemble à un discours ministériel. Non. Tout se passe comme si, dans un groupe donné, le je comme le nous étaient non partageables. Il a le ballon et nous ne l'avons plus. Ce qu'il faut arriver à penser, pour calculer le nous, c'est, justement, la passe. Or elle est abandon du je. Peut-on donner son propre je ? Il y a des objets pour le faire, de quasi-objets, quasi-sujets, dont on ne sait s'ils sont des êtres ou des relations, des lambeaux d'êtres ou des bouts de relation. Par eux, le principe d'individuation peut se transmettre et se gommer. Il y a là quelque chose et quelque geste qui ressemble à un abandon de souveraineté. Le nous n'est pas une somme de je, mais une nouveauté produite par légations du je, par concessions, désistements, résignations du je. Le nous est moins un ensemble de je que l'ensemble des ensembles de ses transmissions. Il apparaît brutalement dans l'ivresse et l'extase, anéantissements du principe d'individuation. Cette extase est aisément produite par le quasi-objet, dont le corps s'est fait serviteur ou objet. On se souvient comment il tourne autour de lui, comment le corps suit le ballon et lui donne le gouvernement. On se souvient de la révolution ptolémaïque. Elle montre que nous sommes capables d'extase, d'écart à notre équilibre, que nous pouvons placer notre centre hors de nous. Le quasi-objet se trouve investi de ce décentrage. Dès lors, qui le tient a le centre et gouverne l'extase. La vitesse de la passation l'accélère et lui donne existence. La participation est cela même et n'a rien à voir avec le partage, au moins pensé comme une division des parts. La participation est la passation du je par la passe. C'est très exactement l'abandon de mon individu ou de mon être dans un quasi-objet qui n'est là que pour circuler. C'est rigoureusement la transsubstantiation de l'être en relation. L'être est aboli pour la relation. L'extase collective est abandon des je sur le tissu des relations. Ce moment est un danger extrême. Chacun est au bord de son inexistence. Mais le je comme tel n'est pas supprimé pour autant. Il circule toujours, dans et par le quasi-objet. On peut oublier cette chose. Elle est par terre, et qui la ramasse et la garde par-devers lui devient le seul sujet, le maître, le despote, le dieu.

Sur la guerre, la lutte, le combat et l'opposition, derechef. Le meurtre est un principe. Le crime est un principe. La guerre de tous contre tous n'a jamais eu lieu, n'a pas lieu, n'aura jamais lieu. Le combat un contre un, la lice, la lutte trois à trois, Horaces et Curiaces, sont de surface et de spectacle, tragédie, comédie, théâtre. Tous contre un est la loi de toujours. Trois Curiaces contre un Horace, quand l'apparence est déchirée comme un décor et qu'il faut en venir au réel. L'issue est toujours certaine et la guerre est asymétrique. Les parasites arrivent en foule et ils ne prennent aucun risque. Il arrive, bien sûr, que la situation, miraculeusement, se retourne, qu'Horace soit vainqueur. On en parle, alors, on en fait l'histoire, et cela fait croire, mieux encore et plus, à la phénoménologie de la guerre. Horace était plus fort que chacun des trois autres, blessés à mort. La loi est invariante.

Ici, le processus est encore plus fin. Le jeu est si profond qu'il faut y revenir sans cesse. Le combat de tous contre un seul est différé par le vol de la balle, la vicariance et la substitution détournent sans arrêt l'issue obligée. Elles font diverger l'attention vers le beau combat de spectacle où règne une glorieuse incertitude, et la morale est sauve, on cause de noblesse. Et chacun se rue au spectacle, et parie qui perd et qui gagne. On dirait vraiment le hasard, puisqu'on joue. Alors qu'il n'y a que nécessité enchaînée. Le déclin du sport aujourd'hui vers les oppositions arrangées d'avance, montre, s'il en était besoin, où est l'attracteur principal et de quoi il s'agit en réalité. Tout va toujours vers la guerre sans risque, vers le crime et le vol, main basse sur les hommes et sur les choses. L'usage dérive toujours de l'abus, il y revient, de soi, quand la dérive, quand

la dérivation s'efface et ne fait plus changer sans cesse de rival.

Toute théorie de la dérivation consiste à orienter l'attention vers la rivalité, le mot même l'avoue.

Le furet, le ballon sont des jetons de jeu, qu'on se passe, il est probable que ce sont des jokers. La construction du collectif se fait avec des jokers, et c'est un bricolage formidable. On fabrique n'importe quoi avec n'importe quoi. Cette logique est follement indéterminée, c'est la plus difficile à noter.

Considérons un autre joker, si indéterminé qu'il est, comme on le sait, un équivalent général. Il circule comme un ballon, l'argent, quasi-objet. Il marque le sujet, il le marque efficacement : dans nos sociétés, les méditations cartésiennes sont bientôt écrites, je suis riche donc je suis. L'argent est intégralement mon être même. Le vrai doute est la pauvreté. Le doute radical, hyperbolique, est la misère. Descartes a triché, il aurait dû sortir, nouveau François d'Assise, et se dépouiller de ses biens. Descartes a triché, il n'a pas jeté ses ducats au ruisseau. Il n'a jamais perdu le monde, puisqu'il a gardé son argent. Le vrai cartésien, radical, est le cynique. Descartes n'a jamais risqué de perdre le je, puisqu'il n'a jamais risqué son argent. Il n'a jamais joué contre le malin génie sa veste et sa fortune. Il n'est jamais descendu au tonneau, dans la boue, sous la pluie, à demander au roi qui passe de s'écarter de son soleil. j'ai toujours douté de ce doute qui ne va pas au zéro de la possession. Un sot riche est un riche, un sot pauvre est un sot. Un je riche est un riche, un je pauvre est un je. On verrait alors qui est ce monsieur.

La construction du collectif vient de se faire avec n'importe qui au moyen de n'importe quoi. Le furet, ce n'est rien, une bague, un anneau, une chose quelconque, la balle est une peau ou une bulle d'air, je les passe ou les lance à qui de rencontre, qui ne reçoit rien ou quasi, cela n'a pas trop d'importance.

La question demeure toujours : quelles choses sont entre qui ? N'importe qui, toi, moi, celui-ci, l'autre. Et entre eux, ces quasi-objets, peut-être des jokers. Les stations sont des on, la circulation se fait par des ça, et nous n'avons écrit qu'une certaine logique.

De même, l'argent n'est pas grand-chose, parce qu'il est tout, on l'échange avec le premier venu, et tel le vole à tous, et tel l'enterre pour personne.

Ces quasi-objets sont blancs et ces sujets sont transparents. Mais l'intérêt, toujours, croît avec le noir et l'opaque.

La position du parasite est de se trouver entre. Ce pourquoi c'est une question de le dire être ou relation. Or l'attribut du parasite, jusqu'à maintenant passé sous silence, est sa spécificité.

N'importe quoi ne trouble pas un message qui passe. N'importe qui n'est pas invité à la table de n'importe qui. Telle larve ne se développe que dans tel organisme ou n'est transportée que par tel vecteur.

Il faut bien qu'Orgon soit dévot pour être parasité par Laurent et Tartuffe. Dévot et quelque chose en plus pour que l'adaptation soit parfaite. Il faut bien que le brouillage épouse le canal, se glisse dans la longueur d'onde, et se superpose doucement à l'émission. Jean-François, neveu de Rameau, n'aurait pas eu de chance chez le fils de Mme Pernelle, je peux faire tout le vacarme que je veux, je n'empêcherai pas mon voisin de voir se lever le soleil. Les poux meurent sur les cailloux.

Comment se fait-il que je t'aime, toi justement parmi cent mille, moi justement, ça tombe si bien ! Est-ce une illusion, le chiffage à la dom Juan est-il une loi plus sage ?

Nous sommes conduits aux limites. La reproduction des mammifères est un cycle endoparasitaire, elle en a tous les traits. Nous nous parasitons les uns les autres pour parler, pour manger, pour organiser l'injustice et les exactions législatives, pour ces projets, tout le monde est bon. Nous nous parasitons les uns les autres pour nous reproduire et nous multiplier, mais il faut, pour cela, que ces autres soient mêmes et autres, et ils se virent nus. N'importe qui, n'importe quoi ne suffit pas dans cette affaire. Une moitié de semence, introduite dans une boîte qui lui est étrangère mais adaptée, pullule en elle et s'en nourrit, la spécificité commence. Le fœtus est un parasite, protélien, il le reste un peu après la naissance. Combien de temps ?

Les évaluations varient. Aux limites, mieux vaut dire toujours. Le sevrage n'est que local. Le petit d'homme, d'autre part, ne se nourrit pas seulement de pain, de lait, d'air et de chaleur, il lui faut encore de la parole, l'information et la culture qui sont un environnement, un milieu sans quoi il mourrait. Ce milieu est humain, proprement humain, produit par le groupe restreint, couple parental, famille, tribu, clan, je ne sais. Si le parasitisme en général suppose que l'hôte est milieu, ou que les productions de l'hôte constituent l'environnement, la niche nécessaire à la survie de qui s'y fixe ou s'y déplace, nous sommes tous des parasites de nos langues. Je comprends seulement aujourd'hui ma langue maternelle, pourquoi ma langue est ma mère logicielle. Il arrive que ceux qui ont manqué de mère se jettent, éperdus, dans la langue. Peut-être faut-il peindre l'événement de Pentecôte comme un groupe de nouveau-nés pendus aux langues de feu et les tétant goulûment. Ma parole est branchée sur ma langue. Je parais maintenant émettre et donner alentour, je reçois mon verbe de cette niche, parler, c'est se nourrir. Parler, c'est sucer le sein de la maternité logicielle commune. Le verbe naît de cette mère, virginale toujours, puisque toujours quelque part intacte, la langue excède ma parole. Ici le parasite-bruit est identique à celui qui dîne à table d'hôte. Je me nourris sans fin au buffet de ma langue, je ne pourrai jamais lui rendre ce qu'elle m'a donné. Je suis le bruit de son harmonie compliquée, ou le vagissement de sa rumeur. Je mourrais de ne pas écrire, je mourrais de ne pas prendre mon repas de paroles avec quelques amis, de qui, en quelque manière, je la tiens. Je ne serai jamais sevré de langue.

Non pas de langue en général, mais de la mienne. Spécifiquement de la mienne, qui me donne le jour dans le vacarme noir des langues étrangères. J'aime son côté musique de chambre, la pudeur presque sourde, muette, de ses accents toniques, sa distinction un peu nobiliaire, son hellénicité secrète, et ses terres rares. Elle redevient vierge, ma mère, au moment de mourir, nul n'use plus de ses mots locaux, elle est rabattue sur mille emplois courants, ils s'en servent tous comme d'une carpe, comme d'une putain. Ils tentent de violer leur mère, tandis qu'elle agonise. Je la voudrais belle et vivante comme aux temps de Bougainville. Comme aux temps où qui, sur la terre, voulait de la beauté parlait ma mère, et se nourrissait de sa modestie. Elle réussissait ce miracle d'être chaste, universellement.

Entre l'Égypte et le pays de Canaan, aux jours de famine et de vaches maigres, circule du blé sur les ânes des caravanes et, dans les sacs de blé, l'argent que Joseph a reçu de ses frères, que Joseph a rendu, qui circule dans les deux sens, qui n'a donc pas de sens, et circule la coupe dans le sac de Benjamin, la coupe de Joseph qui marque Benjamin, la coupe du plus jeune frère qui marque le plus jeune frère. Joseph a été victime et Benjamin, par le fait de Joseph, peut être à nouveau la victime. Il est marqué du signe de la coupe. La tunique à manches longues fut tachée par le sang du bouc et la coupe était vide, en ce temps-là, de vin. Marqués tous deux par l'absence de leur sang et par l'absence de leur vin.

Je ne parviendrai pas à me nourrir jamais d'une langue d'argent, langue plate et sans goût comme un billet de banque gras. Sans odeur, sans saveur, luisant, visqueux, on en trouve des tonnes dans les grandes surfaces. Lorsque la langue converge vers l'argent, elle monotonise son flux, elle tend vers le quasi-objet le plus blanc, le plus plat. Elle étend son empire en même temps que la monnaie. Elle construit des collectivités temporaires et molles. Dont la puissance est parallèle à la Viscosité.

Des paroles de langue, on n'en mange pas seulement, on y goûte. Ceux qui s'alimentent, vite fait bien fait, comme on se mouche, comme on se couche et se touche, trouvent ça un peu dégoûtant, répugnant. Il y a les gourmands. On parle comme on mange, style et cuisine sont, ensemble, de conséquence, vulgaires de conserve ou raffinés en chœur. On échange des mots comme on passe les plats, ou à la va-vite, courons à autre chose de plus important, le travail, par exemple, ou dans une atmosphère attentive d'extase. Cela dépend de nous que certains des quasi-objets deviennent des sujets. Ou plutôt : il n'y a de nous que si cette transformation s'opère.

Les mots, le pain, le vin sont entre nous, êtres ou relations. Nous les paraissons échanger entre nous alors que nous sommes connectés sur la même table ou la même langue. Ils têtent la même mère. L'échange parasite, croisé entre le logiciel et le matériel, trouve ici son explication. A la Pentecôte, les apôtres nouveau-

nés têtent les langues de feu, divisées à partir d'un socle unitaire, à la Cène, tous parasites à la table du maître, boivent le vin, mangent le pain, le partagent, le passent. Le mystère de transsubstantiation est là, clair, lumineux, transparent. Mangeons-nous jamais autre chose, quand nous sommes ensemble, que la chair du verbe ?

Nos quasi-objets sont de spécificité croissante. Nous mangeons le pain de nos mœurs, nous buvons le vin de notre culture, nous parlons seulement les mots de notre langue, je parle bien sûr des inaptés de mon genre. Et l'amour, vous dis-je, et l'amour unique? Voici venue la spécificité.

Nous ne sommes pas des individus. Nous avons déjà été divisés, nous sommes toujours menacés de l'être, à nouveau.

Zeus, mécontent de nos insolences, nous a coupés en deux, cela se voit bien au nombril, où la peau se rassemble comme par le cordon d'une bourse. Nous étions jadis quadrupèdes et quadrumanes, le cou rond, deux visages, quatre yeux, forts et rapides, et lorsque nous courions, nous tournions sur nous-mêmes en faisant la roue sur nos huit membres, à une prodigieuse vitesse. Zeus nous a schizés, il peut le faire encore, nous en serions réduits à cloche-pied. L'individu réel a-t-il un pied, deux pieds, ou quatre ? A l'inverse d'Edipe, je ne sais pas les pieds de l'homme. Or donc nous étions de trois sortes, mâles, femelles, androgynes, selon nos équipements : deux organes semblables ou deux organes différents. Dès que la punition de Zeus fut accomplie, les moitiés, sevrées, douloureuses, se précipitèrent les unes sur les autres pour s'enlacer, s'unir et retrouver leur plénitude. L'amour est une chimère, les retrouvailles des parties schizées. Ainsi parlait Aristophane, le comique, à la table de la tragédie.

Ainsi parlait la comédie, parasite de la tragédie. Tout le monde aujourd'hui est invité par Agathon, le Bien, vainqueur couronné au concours tragique, tout le monde, y compris la philosophie. Chacun boit le vin de la tragédie. Chacun est l'hôte du Bien, nous sommes tous dans l'hospitalité tragique, ou dans l'hostilité de cette morale. Nous parlons tous d'amour pour payer notre écot du banquet. L'amour est le discours de ce remboursement. Le vin et le pain se transsubstantient en ce verbe, dû intégralement à la tragédie. Je parle d'amour pour acquitter au tragique les aliments que je lui dois. S'il existe, quelque part, une balance, l'amour est dans un plateau, il tare le tragique, il cherche à l'équilibrer.

Qui sommes-nous, aux dires de la comédie ? Nous sommes des tessères, des tessères d'hospitalité. Quasi-objet ou, plutôt, demi-quasi-objet. Tablette, cube ou osselet que des camarades, pour le lit, que des copains, pour la table et le couvert, que l'hôte, en bref, et son parasite partagent en les cassant. Ils rompent la tessère et font ainsi une mémoire. Cela est mémorable, dit Plaute, vous ferez ceci en mémoire de moi. La fracture de la tessère n'est pas franche, elle est quasi fractale, compliquée en tout cas, si hasardeuse qu'elle en est individuée, si dentelée qu'elle en est unique. La tessère est individu, elle est hasard, elle est complexe, elle est mémoire. Qui suis-je, assurément? Unique, bourré d'information jusqu'à la gueule, compliqué, inattendu, jeté dans le ressac de l'aléatoire, mon corps, de part en part, est mémoire. Les hôtes se sont quittés, ils conservent la tessère, à chacun sa moitié frangée. Ils voyagent, ils meurent, ils aiment, peut-être ne se verront-ils jamais plus. Ils donnent la tessère à leurs enfants, à leurs amis, à leurs petits neveux, à ceux qu'ils veulent, à ceux qu'ils aiment. Passé le temps ou ailleurs dans l'espace, qui l'aura dans la main reconnaîtra son autre exact, par ce signe, par ce rapprochement, par cet emboîtement adapté, spécifique. Nulle autre clef possible pour une telle serrure, par la stéréospécificité.

Nous sommes tessères, serrures. Des êtres de reconnaissance, comme des sémaphores. Des jetons, faux ou vrais. Le faux s'adapte à tout le monde, putain comme une vieille pantoufle. Mon corps est tout entier la mémoire de toi. Si je t'aime, je te rappelle.

Le mot tessère est un terme latin qui n'est jamais vraiment resté dans la mémoire de ma langue, le mot grec est le mien, chacun de nous est un symbole d'homme. Qui suis-je, à nouveau ? Un symbole, mais surtout le symbole de l'autre.

Le symbolique est là, il court depuis le furet, se partage et ne se partage pas. Qu'est-ce que le symbole ? Une stéréospécificité ?

Il est quasi-objet aussi. Le quasi-objet, lui-même, est sujet.

Le sujet peut être un quasi-objet.

Le nous, parfois, est passation du je.

Sur la route de Compiègne, lamentables mendiants, trois aveugles crient aux passants. Le clerc du fabliau donne un besant, il ne leur donne pas ce besant. Ils l'ont, aveugles, ils ne l'ont pas. Ils festinent toute la nuit, mangent et boivent, chantent. Le quasi-objet tend vers zéro, tend vers l'absence, dans un collectif noir. Ce qui passe entre les trois aveugles peut être, simplement, un mot sans référent. Par réciproque : sans référent, nous ne sommes que des aveugles. Nous ne vivons que des rapports.

Fou, quasi fou, passant pour fou, l'hôte est assez payé par un exorcisme.